Document generated on 06/04/2025 4:22 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

La fin du sentier

Dans la nature jusqu'au cou d'Avec pas de casque, Montréal, Grosse boîte

Jérémi Perrault

Number 250, Fall 2014

Territoires imaginaires

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73143ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perrault, J. (2014). La fin du sentier / *Dans la nature jusqu'au cou* d'Avec pas de casque, Montréal, Grosse boîte. *Spirale*, (250), 41–42.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La fin du sentier

PAR JÉRÉMI PERRAULT

DANS LA NATURE JUSQU'AU COU
d'Avec pas de casque
Montréal, Grosse boîte.

Depuis 2004, le discret Stéphane Lafleur pilote le groupe folk Avec pas d'casque. Il possède sans contredit le don de faire beaucoup avec peu : la force de ses images poétiques surgit de mots simples. Ses projets menés en parallèle semblent puiser dans une poésie du champ gauche. Je pense au destin fade des personnages de ses films (*Continental : un film sans fusil* [2007], *En terrains connus* [2011]) ou à la symbolique de l'album *Mon ami Bao,* paru en 2013, dont il signe les textes accompagnant les illustrations de Katy Maurey. Le deuxième album complet de la formation, *Dans la nature jusqu'au cou,* paru en 2008, aura non seulement consolidé la place d'Avec pas d'casque sur la scène musicale *underground* québécoise, mais il aura aussi permis au poète de déployer l'étendue de sa force créatrice. En rupture de ton avec le premier album, *Trois chaudières de sang,* paru en 2006, dans lequel l'esthétique garage et *lo-fi* s'harmonisait avec les textes très personnels de Lafleur, *Dans la nature jusqu'au cou* offre plutôt un espace décloisonné. Le décor met l'accent sur l'extérieur et sur le territoire vierge et sauvage de la nature : on y rencontre l'*« ours »,* on se *« perd dans les fougères »* en proie à un *« lac de peine »* ; *« la rivière »* et la *« montagne »* surveillent ceux qui prennent part à l'excursion. À ce titre, l'œuvre pourrait bien s'inscrire dans un regroupement qu'il est commode d'appeler le « néoterroir » : on imagine bien l'auteur attablé dans un chalet de quelque région nordique, écrivant ces refrains et couplets au crayon de plomb, question de mieux faire corps avec la nature. Ce serait bien entendu un fâcheux raccourci, car plusieurs autres images qui marquent la poétique du lieu rompent avec les codes de la nature qu'on pourrait attribuer à un courant tel que le « néoterroir » : *« un ciel de mayonnaise / un repère de fusée », « des pelures de tôles venues d'ailleurs »* déplacent de manière efficace l'imaginaire du terroir.

La musique épurée de *Dans la nature jusqu'au cou* emprunte ses influences à la tradition country-folk : guitare acoustique, rythme de batterie trottant subtilement, guitare *slide* et basse à l'arrière-plan permettent de soutenir les textes en les mettant en valeur. Toutefois, la présence de trompette, de grelots, de gazou et d'autres bruits expérimentaux se joue des codes de la musique folk et confère un second degré déjanté à l'ensemble. Même chose pour le livret accompagnant l'album : c'est dans un décor complètement blanc et vierge que prennent place des personnages et des animaux dessinés de manière enfantine par Joël Vaudreuil, le batteur du groupe (qui met l'univers d'Avec pas d'casque en images). Leurs vives couleurs contrastent avec la pureté du décor, voire l'absence de celui-ci, ce qui suggère à mon sens une focalisation sur le sujet. L'imagerie ajoute une note à la fois épurée et colorée à la représentation de l'espace dans l'œuvre, rendant plus complexe la valeur du lieu des textes de l'album. Quelle est donc précisément la valeur de la nature dans les textes de Stéphane Lafleur ?

Le ton décalé qui caractérise l'écriture de Stéphane Lafleur travestit les thèmes qu'on associerait au courant plus ou moins défini du « néoterroir ». Il me semble que la nature, dans le deuxième opus d'Avec pas d'casque, a plutôt une fonction de lieu de rencontre de l'autre, voire de non-lieu : le texte gomme les référents spatiaux afin de mettre à l'avant-plan l'énonciation du sujet en dialogue avec l'altérité. La dialectique entre le même et l'autre est exploitée de diverses manières : entre autres, la narration à la première personne est privilégiée dans tout l'album, un *je* s'adresse à un *tu* et favorise le contact parfois brutal entre les êtres. La pièce « Si on change les équipes ce n'est plus une revanche » fait ainsi de la nature une véritable arène où l'altérité est vécue comme un affrontement. Sa cadence suggère la marche militaire et la mélodie a quelque chose de psalmodié, comme un chant que l'on entonne à plusieurs lors d'une excursion.

Mais ce qui à mes yeux constitue une des forces majeures de l'album est la manière dont le lieu possède son identité propre. Dès les premières secondes de l'album, dans la pièce « Apaiser le signe », la guitare et la batterie, s'unissant pour créer un rythme à la fois lent et soutenu, évoquent les marcheurs qui s'enfoncent au cœur de la nature – *« Dans la nuit un sentier qui va pas plus loin / mon radar voudrait pouvoir penser à rien / mais dans la tempête nos lumières brillent dans l'beurre »*. Un *« nous »* émerge de cette scène et met le territoire à distance, insistant sur son caractère inconnu et incertain. De cette manière, la valeur du lieu de *Dans la nature jusqu'au cou* s'inscrit dans la conception du Nouveau Monde de Pierre Nepveu. Au sein de la littérature contemporaine du continent américain, le rapport au territoire se vivrait comme une rencontre comportant son lot d'inquiétude et de peur, mais aussi de dangers et de brutalité.

Dans ce Nouveau Monde mis en mots par Lafleur, l'amour est toujours voisin de la douleur. Dans « L'amour passe à travers le linge », un accident suscite le rapprochement : « *c'est drôle d'avoir la certitude qu'on va dormir ensemble* » après cet événement tragique. La cruauté du décor est accentuée par la violence de « *la tôle qui se froisse* » et de la « *science [qui] connaît d'excellentes histoires de peur pour les enfants* ». Les amoureux se rapprochent, mais expérimentent surtout la tragédie de la nature. Le narrateur solitaire de « Spirographe » contemple pour sa part l'« *inondation superbe* », cette « *catastrophe de beauté* », et perd ses moyens, éprouve la douleur que cause l'extérieur : « *J'ai mis ma tête sous l'eau / et j'ai pris une grande inspiration.* »

Tout au long de l'album, cette rencontre avec le territoire, doublée de l'affrontement avec l'autre, se fait et se défait. Lorsque le sentier prend fin, là où le « *radar* » est sollicité à outrance, le sujet s'inscrit à même l'espace. Le territoire, dépouillé de ses repères tout en étant très – trop ? – présent à l'esprit du sujet, est intériorisé : « *Je cale mon lac / je déplie mes défenses* », affirme le narrateur dans la pièce « Un nez qui saigne ». Les limites du sujet semblent ne plus exister matériellement alors que la nature est intériorisée par le sujet qui s'énonce.

Le rapport au territoire se vivrait comme une rencontre comportant son lot d'inquiétude et de peur, mais aussi de dangers et de brutalité.

De cette manière, l'expression « *je vais dans la nature* » de la pièce-titre signifierait « *je vais en moi-même* » et ferait de la nature un lieu de l'intime en dédoublant la situation d'énonciation. Il n'est certainement pas anodin que cette pièce porte le titre de l'album en entier, car j'y vois un concentré de ses problématiques. La narration à la première personne prend une fois de plus l'autre à partie, mais cette fois, l'autre possède sa voix propre – elle est assurée par Joël Vaudreuil au deuxième micro – et répond au narrateur : « *Où vas-tu ma tête ? /* je vais dans la nature » (c'est moi qui souligne). Ainsi intériorisée, la nature devient un lieu de transferts, pour reprendre le mot de Pierre Nepveu dans *Lectures des lieux*. Il s'agit d'un endroit paradoxalement illimité, « *où transitent toutes les images, toutes les nouvelles du petit et du vaste monde*[1] ». Est-ce un lieu imaginé ou un lieu réel que découvre le sujet ? La nature possède une valeur hautement symbolique et offre des possibilités infinies. Les verbes au futur de la pièce « Boire. Manger. Dormir. » traduisent le caractère éventuel des événements : « *Tu me chercheras dans le désert / dans les bras d'une autre femme / [...] ce sera la fin de l'hiver / ce sera dimanche si tu veux.* » Le décor indéterminé et le moment imaginé, laissés à la discrétion de l'interlocuteur, permettent au narrateur d'y injecter toutes les potentialités. Il s'agit bien d'un des seuls passages de l'œuvre où l'action se concentre dans un endroit clos, mais les contours de celui-ci demeurent vagues, quasi immatériels, et ils ouvrent sur l'extérieur comme sur l'indéterminé. Sa valeur tragique, d'une part, et intime, d'autre part, lie le territoire de *Dans la nature jusqu'au cou* aux larges réflexions sur la littérature contemporaine.

Dans « Les nouveaux paysages », tiré du minialbum *Dommage que tu sois pris,* paru en 2013, le narrateur se replonge dans les étendues incertaines évoquées dans le disque lancé cinq ans plus tôt. Il regarde derrière lui, se remémore un temps révolu où l'espace semblait ouvert : « *Elle revient souvent cette image / De toi et moi dans la nature / Plus prudents sont les nouveaux paysages / Où y'a une vue, y'a des clôtures.* » Contrairement à la « *nature* », ces « *nouveaux paysages* » sont traversés de clôtures, ils sont désormais moins risqués. La scène où les sujets sont réunis en pleine nature est une « image » virtuelle ou imaginée, alors que le paysage renouvelé est plus physique, plus réel. Le narrateur des « Nouveaux paysages » jette un nouvel éclairage sur un texte passé, ce qui suggère une évolution de son point de vue sur le territoire, comme si un récit parcourait le corpus de Stéphane Lafleur.

« *Je n'ai pas absolument besoin d'un thème pour écrire, mais je ne déteste pas l'idée qu'il y ait un cadre à tout ça, une espèce d'homogénéité, une cohérence dans le rythme et dans le ton. On dirait que ça nourrit tout le monde*[2] », affirmait Stéphane Lafleur en entrevue au *Voir* en 2012. La parution cette année-là d'*Astronomie* a valu à Lafleur le Félix de l'auteur-compositeur de l'année. La charge poétique des textes du parolier déborde sans contredit de leur cadre musical. L'article de Maxime Catellier paru dans *Liberté* en 2013 sur les « *voix parallèles*[3] » de la poésie québécoise contemporaine insistait sur la force des textes de Lafleur, même dépouillés de leur musique. Dans cet article, Catellier évaluait la portée sociale de certains textes de l'album *Astronomie* en effectuant un parallèle convaincant avec les événements du Printemps érable. Si ces événements ont touché l'ensemble du Québec jusqu'à trouver quelques échos au Canada anglais et même plus modestement en France, il n'en demeure pas moins qu'ils se sont principalement déroulés autour de Montréal. *Dans la nature jusqu'au cou* possède bien entendu des caractéristiques rappelant la mouvance du retour du terroir, dont les acteurs ne possèdent finalement que peu d'éléments en commun, mais la richesse des textes de Lafleur multiplie les points de vue et les paradigmes.

1. Pierre Nepveu, *Lectures des lieux,* Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004, p. 214.
2. Olivier Lalande, « Avec pas d'casque : combustion lente », *Voir,* 22 mars 2012, en ligne : http://voir.ca/musique/2012/03/22/avec-pas-dcasque-combustion-lente/ (consulté le 26 août 2014).
3. Maxime Catellier, « Les voix parallèles. La poésie qui s'en vient est flambant neuve », *Liberté,* vol. 54, nº 2, 2013, p. 38-39.